Document generated on 04/27/2024 2:36 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Cinéma, reflet de la société

Réal Michaud

Number 26, October 1961

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52054ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Michaud, R. (1961). Cinéma, reflet de la société. *Séquences*, (26), 8–9.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Je crois assez fermement que le monde continue à aller mal parce qu'on ne connaît pas la réalité : et la tâche la plus authentique d'un homme d'aujourd'hui consiste à s'engager pour résoudre le mieux qu'il pourra le problème de la connaissance de la réalité. C'est pourquoi la nécessité la plus urgente de notre temps est l'attention sociale, mais cette attention doit être directe, et ne pas se manifester à travers des apologues plus ou moins réussis. Un affamé, un humilié, il faut le montrer avec son nom et son prénom, et ne pas raconter une histoire où il y a un affamé ou un humilié, car à ce moment tout change, tout est moins efficace, moins moral.

La vraie fonction de tous les arts a toujours été celle d'exprimer les nécessités de leur temps ; et c'est à cette fonction qu'il faut les ramener.

Or, aucun autre moyen d'expression n'a les possibilités qu'a le cinéma de faire connaître ces choses rapidement et au plus grand nombre de gens . . .

Cesare Zavattini (Cahiers du cinéma, mars 1954)

Cinéma, reflet de la société

Lorsque nous nous arrêtons à considérer la proposition : le cinéma est le reflet de la société, notre esprit aussitôt doit faire un effort pour résister à la tentation d'y adhérer d'amblée. A première vue, en effet, l'affirmation semble ne souffrir aucune discussion. Le cinéma pris dans son ensemble, tout comme la littérature ou d'autres arts reflète la société d'où il est issu. Quoi de plus normal d'ailleurs ! Le consentement est donc facile, mais un certain malaise s'installe en nous dès que nous avons consenti, (si nous avons consenti hâtivement). Un malaise qui provient de l'ambiguité des mots ; ou plutôt ce ne sont peut-être pas autant les mots singuliers qui sont ambigus que leur voisinage, que leurs relations, enfin l'ambiguité réside dans la proposition qu'ils forment. Cette ambiguité nous oblige à renoncer à admettre la proposition telle quelle. Et alors, nous nous mettons en frais de l'interpréter, en ajoutant des qualifications aux termes. Nous pourrons, par exemple, concevoir que l'ensemble des oeuvres de cinéma reflète la société soit d'un pays, soit d'une époque. Ainsi, le cinéma américain d'après guerre reflèterait les idées, les préoccupations, les attitudes, les inquiétudes et les espoirs de la société américaine d'après guerre. Certes ainsi interprétée, la proposition est acceptable, mais nous nous refusons encore à lui donner une adhésion totale.

Et ainsi en va-t-il indéfiniment, puisque quelles que soient les nuances que nous ajoutons, les interprétations que nous introduisons, notre refus d'adhérer persiste. Pourquoi ? A mon sens, parce qu'il y a une question préalable à laquelle nous n'avons pas répondu, à savoir, qu'est d'abord le cinéma ?

La question est complexe. Un art indiscutablement. Un art industriel, comme l'a écrit Fernand Cadieux, certes. Et comme tout art, le cinéma suppose des créateurs, le cinéma est l'oeuvre de ses créateurs. Que ces créateurs soient de toutes races, qu'ils aient toutes les intentions du monde, ils font le cinéma; les uns s'en servent pour exprimer leurs visions, d'autres racontent tout simplement, d'autres sont des mercenaires au service des producteurs. Mais les films sont leur oeuvre. Nous en arrivons à cette donnée première du cinéma, commune d'ailleurs aux arts, aux créations, le film est l'oeuvre d'un homme. (Ne jouons pas sur les mots, de crainte de nous égarer dans des distinctions qui n'ont pas place ici).

Cette oeuvre d'un homme, quelle est-elle ? Un film historique, une comédie musicale, un western, un policier, un drame psychologique, une comédie de moeurs, une épopée, un film d'horreur, et quoi encore ? Que fait l'auteur dans ces films ? Ou il veut s'exercer à monter un bon "suspense", ou il veut in-

téresser le public à une page d'histoire, à une vie célèbre, ou il veut scruter l'âme humaine, ou il veut provoquer le rire, et le reste. Il se peut également, qu'il veuille jeter un regard sur ses contemporains, leurs ambitions, leurs rêves, leurs frayeurs, leurs tabous, leurs passions, et sur la société contemporaine. Il peut alors emprunter mille détours, une forme ou une autre, un genre ou un autre. La gamme extrêmement variée des intentions et des moyens, la diversité presqu'illimitée des oeuvres produites, nous conduisent à une conclusion : tout jugement ou toute considération globale relativement au cinéma sont sujets à caution.

Je crois, en définitive, que la proposition initiale peut s'entendre et on peut y adhérer, si elle signifie que le cinéma éclaire dans une certaine mesure notre société, et occasionnellement des sociétés d'une époque antérieure. En général, les films ne constituent pas des documents d'époque sur une société ni même sur des groupes ou des classes sociales.

En d'autres termes, nous pouvons dire :

1) qu'objectivement, certains films présentent des aspects authentiques de la société d'où ils sont issus : problèmes sociaux, attitudes de classes, conflits idéologiques, etc. ;

Païsa *de Roberto Rossellini*
l'absence d'artifices dans les oeuvres du néo-réalisme italien en font des reflets fidèles de la société qu'elles présentent

2) que, subjectivement, le spectateur ou l'étudiant de cinéma peut chercher à déceler dans les oeuvres des éléments qui sont comme des reflets de l'homme et de sa société.

Réal Michaud

"Un miroir le long de la route . . ."

Le cinéma nous apparaît comme un reflet du temps présent. On pourrait dire de lui ce que Stendhal disait du roman : c'est un miroir qu'on promène le long de la route ; l'époque s'y révèle avec ses façons de penser et de vivre, ses grandeurs et ses faiblesses, ses tourments, ses espoirs et ses rêves, sa physionomie enfin. Certes il est difficile de connaître son propre temps : l'homme d'aujourd'hui ne sera connu que par l'homme de demain qui pourra, grâce au recul historique, dessiner les traits définitifs de son visage, le reconstruire tel qu'il aura été, tel qu'il se sera fait par l'histoire.

Pourtant bien des films portent déjà témoignage et ou pourrait dire qu'ils parlent davantage à notre esprit qu'ils ne le feront pour une postérité qui ne verra peut-être plus les choses comme nous et qui devra tenter d'abord de se comprendre elle-même.

Le cinéma est capable de nous donner immédiatement et plus que les autres arts une idée de ce que nous sommes, nous les hommes de ce temps. Bien des films témoignent en effet des inquiétudes actuelles, du malaise de la conscience contemporaine, des difficultés du monde qui se fait sous nos yeux, de la crise que traverse une humanité à la recherche de son équilibre. Ils constituent ainsi de précieux documents psychologiques. Les films noirs traduisent l'angoisse existentielle d'une époque inquiète et déchirée où toutes les valeurs sont remises en question. D'autres rendent à l'homme la confiance en lui-même qu'il semblait avoir perdue. D'autres encore reflètent ce besoin de sacré qui le travaille à son insu malgré l'affaiblissement évident des croyances religieuses depuis la fin du siècle dernier. Les films licencieux, eux aussi, révèlent quelque chose : une certaine dissolution des moeurs liée précisément au désarroi de la conscience moderne ainsi qu'à la faiblesse de l'éducation morale, une tendance à chercher dans le plaisir ce "divertissement" dont parlait Pascal, cet art de s'étourdir afin d'oublier l'ennui de vivre, la misère de la condition humaine, la menace de la mort et cette peur qui étreint parfois nos coeurs devant ce pouvoir fantastique de destruction que portent en elles les armes nouvelles.

Jean Le Duc

(La Revue des Deux Mondes, 15 mars 1961)